

ple constructions of gender, sexuality, race, (dis)ability, and age as they are culturally represented, and the significance for understanding how we live subjectively through the resulting categories is suggested through discussion of the insights of psychoanalysis and queer theory. Hamilton argues that these poststructuralist approaches are not a replacement for, but coexist with, more established feminist perspectives, such as political economy. While this is an argument with which I am sympathetic, the links between the material presented in this chapter and the arguments of the preceding chapters are not drawn clearly nor extensively enough for students to do much but take the connections on faith.

It is at this point that the need for a further, concluding chapter becomes most apparent. The final paragraph of the book argues that “the political discourse on the mid-1990s reinvents, with a vengeance, long-standing distinctions between those who are dependent on others and those who fend for themselves” (p. 220). A final chapter, which took this as its theme, would have provided the opportunity for Hamilton to juxtapose and integrate many of the diverse themes which are woven through the book — for example, the increasingly complex relationship between state and society, debates about citizenship, the role of “identity” in official political discourse, progressive social movements and counter-movements, and policy-making as meaning-construction. All of these questions require thinking historically, theoretically, and strategically about the intersections of hierarchies of gender, class, race, ethnicity, sexuality, and region with which Hamilton has been concerned throughout; all involve bodies; all implicate how we experience ourselves both individually and as members of “society”. They are also all questions central to feminism, and to which feminism is central in understanding. The author warned us from the start, however, that we would have to make most of the connections ourselves — it is a good thing she has provided us with so much material to work with.

Barbara Marshall
Trent University

Jacques-Paul Couturier et Phyllis E. Leblanc — *Économie et société en Acadie, 1850–1950*, Moncton, Éditions d’Acadie, 1996, 203 p.

Depuis quelques années déjà, l’histoire des Provinces Maritimes aux XIX^e et XX^e siècles s’est considérablement renouvelée, et ce renouvellement s’est accompagné d’un intérêt accru pour l’histoire socio-économique. Citons comme exemple les deux gros tomes constituant *The New History of Atlantic Canada*, les trois ouvrages de la série *Planters Studies*, et les autres récentes publications de Acadiensis Press, telles l’ouvrage édité par Janet Guildford et Suzanne Morton sur les femmes, par Daniel Sampson sur les travailleurs ruraux, par Kris Inwood sur l’économie et par L. Anders Sandberg sur l’industrie forestière. Dans cet impressionnant corpus, une grande absente : l’histoire des Acadiens. Les différents titres mentionnés ci-dessus, l’histoire des Provinces Atlantiques exceptée, incluent un total de deux articles sur les communautés acadiennes!

La production d'ouvrages distincts sur l'histoire socio-économique des Acadiens est tout aussi mince — seulement deux ouvrages récents sur les Acadiens de l'Île du Prince Édouard et sur ceux de la Nouvelle-Écosse. *L'Acadie des Maritimes*, le gros volume édité par Jean Daigle et sorti en 1993, ne comporte qu'un chapitre sur l'histoire des XIX^e et XX^e siècles. Celui-ci est une synthèse de 13 titres publiés (dont seulement cinq depuis 1980) et de 13 thèses (dont neuf terminées depuis 1980). Comme l'indique Jacques-Paul Couturier dans sa présentation de *Économie et société en Acadie*, et son chapitre sur la production de thèses et de mémoires en histoire acadienne depuis 1960, il y a de la recherche qui se fait dans le domaine — mais celle-ci est rarement publiée, en dépit de son incontestable qualité. Sa bibliographie de thèses terminées depuis 1960 inclut 72 titres, dont 37 terminés depuis 1980.

L'ouvrage dont il est question ici cherche à remédier à cet état de fait. Les auteurs des six chapitres de l'ouvrage ont tous terminé une thèse de doctorat récemment en histoire socio-économique de l'Acadie depuis le milieu du XIX^e siècle. Seule celle de Sheila Andrew a été publiée — en anglais. L'ouvrage reflète donc l'état de la recherche en histoire des Acadiens des Maritimes et cette recherche est centrée sur le Nouveau-Brunswick. Tous les auteurs ont travaillé sur cette province — et la liste des thèses indique d'ailleurs que presque aucune recherche ne s'est faite récemment sur les Acadiens des autres provinces.

Un tel ouvrage aurait pu s'avérer disparate mais il a réussi à donner une image assez cohérente — et assez révisionniste — des Acadiens du Nouveau-Brunswick. Sheila Andrew reprend les conclusions de son ouvrage sur la montée des élites acadiennes entre 1861 et 1881. Elle décrit une élite ouverte, éparpillée dans l'espace, professionnellement hétérogène, mal en mesure de garantir une place similaire dans la hiérarchie sociale à ses enfants. Mais contrairement à ce qu'avancait l'historiographie jusqu'ici, cette élite n'était pas composée exclusivement de prêtres, de leurs clients et de leurs anciens élèves. Dans la même section, Couturier examine le comportement des Acadiens du comté de Gloucester vis-à-vis du système juridique. Selon lui, les Acadiens n'ont pas systématiquement évités d'avoir recours aux tribunaux pour régler leurs différences entre eux. S'ils se présentaient moins devant les tribunaux que les anglophones, ce n'était pas parce que le système judiciaire était perçu comme un instrument de domination et de contrôle par un groupe ethnique au détriment d'un autre (comme on le prétendait encore récemment), ni même parce que les Acadiens étaient par nature moins procéduriers que les Anglais (version traditionaliste), mais parce que, de milieu économique plus modeste, ils n'en avaient pas autant besoin. Leur classe sociale déterminait leur comportement.

La deuxième partie du livre porte sur les activités économiques traditionnelles des Acadiens. Le chapitre de Nicolas Landry, très descriptif, dépeint la pêche à la morue à Caraquet, pêche présentée comme un secteur de pointe ayant recours à équipements et techniques modernes. L'intérêt de ce chapitre est de faire connaître les caractéristiques d'une industrie jusqu'ici peu étudiée. Jean Roch Cyr pour sa part s'est penché sur le mouvement de colonisation des années 1930. Nécessité par un taux de chômage élevé et un système d'aide sociale inadéquat, encouragé par l'Église qui en profita pour remettre à l'honneur son projet rural, le retour à la terre

permet à un nombre non négligeable de familles acadiennes d'échapper à la destitution — mais non à la pauvreté. Comme tous les mouvements de ce genre nés de dépression économique, celui-ci échoua à long terme, et la reprise économique vit le départ des colons vers les centres industriels. Le comportement des Acadiens est ici loin d'être unique.

Dans la troisième partie, Phyllis Leblanc et Nicole Lang tracent le portrait d'une Acadie urbaine et industrielle. Leblanc, étudiant la place des Acadiens dans la société et l'économie de Moncton, conclut que, dans la mesure du possible, ils participaient « de leur plein gré » aux transformations de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, et ce malgré le discours des élites cléricales de l'époque. Le texte de Cyr et celui qui suit de Nicole Lang sur la papeterie Fraser et ses travailleurs de 1918 à 1946 nous incitent toutefois à nuancer « ce plein gré ». Les Acadiens n'avaient finalement pas beaucoup de choix : la pauvreté sur des fermes de pierres, le déménagement en ville, dans un milieu dominé par les anglophones, le travail industriel à des conditions dictées par le patron — lui aussi anglophone — ou l'exil.

L'impression d'ensemble que l'on retire de cet ouvrage est que les Acadiens participaient activement à la société et à l'économie qui prenaient forme autour d'eux et ont contribué à façonner cette transformation. Ils ne se tinrent pas délibérément à l'écart pour des raisons idéologiques ou culturelles, et certainement pas parce que c'était là un comportement dicté par une élite homogène et inféodée à l'église — puisqu'une telle élite n'existait pas. L'église elle-même était loin d'avoir l'influence qu'elle aurait souhaité. Les écarts de comportement entre les Acadiens et la population anglophone tenaient plus à des causes économiques hors de leur pouvoir, qu'à un parti-pris culturel.

Un ouvrage donc vraiment très utile, qui non seulement met à la disposition du public le fruit de recherches récentes, et complémente fort heureusement les publications en anglais, mais qui également renouvelle notre vision des Acadiens du Nouveau-Brunswick, voire même de l'histoire de la province elle-même : plus moyen d'attribuer la pauvreté de la péninsule acadienne à des traits culturels mal définis dont auraient été affligés les Acadiens. Il ne reste plus qu'aux chercheurs à se pencher sur les Acadiens des autres provinces.

Béatrice Craig
Université d'Ottawa

Robert A. J. McDonald — *Making Vancouver: Class, Status and Social Boundaries, 1863–1913*. Vancouver: University of British Columbia Press, 1996. Pp. xx, 316.

Robert A. J. McDonald paints a vivid picture of Vancouver's rapidly changing society and economy from the first days of white settlement, when small villages developed around sawmills on the shores of Burrard Inlet, through the arrival of the Canadian Pacific Railway in 1887 and the emergence of Canada's leading western metropolis by 1913. He suggests Vancouver stood apart from contemporary North American cities by "the degree to which it retained elements of its 'frontier past' "